

## **La Grande Famine en Irlande : évolution de la représentation de la douleur collective**

Valérie MORISSON

*« For a long time I have known of a need  
To take a look at the great Irish Famine of 1846-1848  
The interest has been to do with this incredible event  
As a time of absolute change for us on this island.*

*The changes wrought on our language, our culture, our psyche  
Continue to impact on us as contemporary realities.*

*The issues of the Great Famine are alive  
Monumental and devastating.  
Here are areas of immense sadness, anger, humiliation,  
Confusion, dignity and healing.*

*Our families' stories, memories,  
Unspoken pain, fear and hurt lie everywhere.  
Patterns of history repeating themselves  
Our story, yet hardly talked about  
Displaced, unsettled, denied and dispossessed.*

*A scattered people  
We share with others this despised experience.  
Similar conditions continue to write Histories today.  
A common story we can begin to recognise,  
A common ground to heal. »*

*Alanna O'Kelly, The Country Blooms, A Garden and a Grave*

La douleur partagée par une ethnie, un peuple ou bien une communauté prend-elle une signification différente de la douleur individuelle ? Comment le partage, réel ou imaginé, de la souffrance s'articule-t-il avec l'histoire et la construction de l'identité collective ? Voici deux questions auxquelles notre exposé tentera de répondre. Le cas examiné ici est celui de la Grande Famine qui débuta en 1845 en Irlande. Nous entendons ébaucher une réflexion sur la portée historique et politique de la douleur collective en partant de documents littéraires et visuels. Après un très bref rappel historique, nous répertorierons différents types de représentations datant de l'époque de la famine. À la suite de certains chercheurs, nous proposerons une lecture politique de la figure féminine dans les représentations de la Famine. Il nous faudra évoquer les questions historiographiques et politiques liées à la mémoire de la famine et à ses représentations. Enfin, nous présenterons les résurgences de la famine dans l'art contemporain irlandais.

La Grande Famine de 1845 est la plus connue de toutes les famines qui touchèrent l'Irlande. Elle marqua durablement l'histoire de la Nation et en est un épisode crucial dans la mesure où elle renforça l'opposition entre Irlandais nationalistes et Anglo-irlandais unionistes<sup>583</sup>.

La Grande Famine eut plusieurs causes : une forte croissance démographique<sup>584</sup> et une maladie de la pomme de terre inconnue à l'époque, le mildiou, qui se propagea d'autant plus vite en Irlande que le climat y est humide. Lorsque la pomme de terre fut contaminée, les paysans irlandais pauvres en consommaient en moyenne six kilos par jour. Au début du dix-neuvième siècle, l'Irlande avait connu une crise industrielle et la situation des petits paysans, à qui les propriétaires n'octroyaient que des baux précaires, était peu enviable. La famine s'installa donc dans un climat social très tendu<sup>585</sup>. C'est en 1847, année surnommée *Black 47*, que le taux de mortalité et le nombre de malades

---

<sup>583</sup> Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, il y eut en Irlande de graves famines : dès 1720, l'Irlande connut des périodes de disette. En 1741, une maladie de la pomme de terre, l'aliment de base des Irlandais, associée à de mauvaises récoltes, entraîna la disparition d'un dixième de la population. Cette année est d'ailleurs désignée comme l'année du carnage (*Bliadhain an air*). L'historien David Dickinson l'appelle la famine oubliée ; elle fit proportionnellement plus de victimes encore que la Grande Famine de 1845 causant la disparition d'environ douze pour-cent de la population. Voir *Arctic Ireland : The Extraordinary Story of the Great Frost and the Forgotten Famine of 1740-1741*, Belfast, White Row Press, 1998. Si pour certains historiens, la Famine de 1845 ne fit que précipiter des changements économiques, sociaux et culturels qui se préparaient, pour d'autres elle fut la cause principale de ces mutations. L'histoire populaire retient qu'il y a une Irlande d'avant la famine et une Irlande d'après la Famine.

<sup>584</sup> En 1800 la population irlandaise était de 5 millions alors qu'en 1845, elle atteignit 8,5 millions.

<sup>585</sup> Dès 1846, suite à deux années de disette et à une paupérisation croissante, plusieurs marches de la faim furent organisées en Irlande et furent suivies d'émeutes.

atteignirent leur apogée<sup>586</sup>. La détresse sociale, le taux de criminalité, les expropriations et l'émigration augmentèrent<sup>587</sup>. Sans domicile ni emploi, de nombreuses familles irlandaises se construisaient des abris de fortune ou s'entassaient dans les ateliers de bienfaisance ou les asiles municipaux.

On peut identifier plusieurs types de douleurs, exprimées à travers les témoignages et la littérature et provoquées par la Famine. Une douleur physique tout d'abord. Pendant la Famine, les Irlandais, surtout les plus pauvres, furent atteints de fièvre et de dysenterie ; la petite vérole fit aussi de nombreuses victimes<sup>588</sup>. D'autres maladies très contagieuses telles que la grippe, la bronchite et la tuberculose se propagèrent parmi les paysans et touchèrent les pauvres avant tout. De plus, en 1848 et 1849, une épidémie de choléra frappa les villes irlandaises<sup>589</sup>. Les foyers d'accueils, les ateliers où travaillaient un grand nombre d'ouvriers pauvres, les files d'attente des soupes populaires constituaient autant de foyers de contagion. Le manque d'hygiène, l'absence de savon et la malnutrition contribuaient également à la dissémination de germes infectieux. À ces douleurs s'ajouta une souffrance sociale causée par la destruction du tissu social et la déliquescence des traditions. L'isolement était dû au fait que chacun se méfiait de ses voisins, potentiellement porteurs de maladies. Les familles n'avaient plus le temps d'enterrer les morts. Il n'y avait plus de funérailles traditionnelles ni de mariages pour réunir les villageois. La criminalité et le vol augmentèrent et eurent raison de la solidarité villageoise. On parlera enfin également d'une détresse morale au regard des récits qui furent transmis. La faim poussait les hommes à des comportements inhumains, voire bestiaux. Dans le *Dublin Medical Press*, le Dr Daniel Donoven témoigna :

J'ai vu des mères arracher de la nourriture des mains de leurs enfants affamés ; connu un fils et son père se battant pour une pomme de terre. J'ai vu aussi des parents regardant le corps putréfié de leur progéniture famélique sans montrer un seul signe de chagrin<sup>590</sup>.

<sup>586</sup> En septembre 1846, ce furent près des deux tiers des récoltes qui pourrissent mais la faim ne fit que peu de victimes.

<sup>587</sup> En 1846, on avait enregistré 3500 expropriations, le nombre atteignit 6000 en 1847. Les familles expropriées laissaient derrière elles des fermettes en ruine, détruites par les propriétaires. Les maisons abandonnées étaient dépouillées de leur toit, ce qui donnait aux villages des airs de villes fantômes.

<sup>588</sup> À Belfast, la fièvre et la dysenterie firent 2 487 victimes en 1847- 1848 (*Minutes of the Belfast Board of Guardians*).

<sup>589</sup> Le premier cas de choléra en Irlande fut enregistré en 1831. De 1831 à 1835, 25 378 personnes en moururent. En 1848, il y eut une nouvelle épidémie qui fit environ 250 000 victimes. Les docteurs ne savaient guère soulager les malades.

<sup>590</sup> Cité dans *Hungry Words, Images of Famine in the Irish Canon*, Dublin, Portland, ed. George Cusack, Auburn University, Montgomery et Sarah Goss, University of San Francisco, Irish Academic Press, 2006, p. 31.

La souffrance humaine est-elle représentable ? Cette question se posa à l'époque de la famine : dans ce contexte l'écrivain Maria Edgeworth posa la question de la figurabilité de la douleur<sup>591</sup>. James Malhony, illustrateur originaire de Cork, écrivit qu'« aucune plume, aucun crayon ne pourraient rendre l'horreur observée à Skibberreen » (Skibberreen étant devenue la ville martyre de la famine). Il ajouta : « Ici j'ai vu les moribonds, les vivants et les morts gisant côte à côte, à même la terre glaciale, sans rien d'autre que leurs misérables haillons pour les en isoler »<sup>592</sup>. Différents types de documents illustrent la douleur des populations pendant la Famine. En 1847, c'est toute l'Europe qui s'émut du sort des Irlandais à travers la presse. Plusieurs journaux publièrent des textes et des gravures après que des journalistes se sont déplacés pour voir de leurs propres yeux ce que des rumeurs colportaient. Un journaliste de l'*Illustrated London News* écrivit le 1<sup>er</sup> mars 1847 que : « les scènes dont nous avons été témoins lors de notre bref séjour à Skibberreen, égalent tout ce que l'histoire a pu enregistrer et tout ce qui pourrait être conçu par l'imagination »<sup>593</sup>.

Dans le même journal, un reporter décrivit le village de Moveen, dans le comté de Clare, en 1849 : il avait vu des silhouettes faméliques hantant des rues en ruine, des survivants errant en guenilles le long des routes. Le journaliste évoquait le destin d'une certaine Bridget O'Donnell ayant donné naissance à un enfant mort né dans un cabanon après avoir été expropriée la semaine précédente. L'aîné de ses enfants était mort de faim à l'âge de treize ans<sup>594</sup>. En 1847, le journal irlandais pro-nationaliste, *Nation*, décida de consacrer toute une rubrique à la famine. De nombreux poèmes y furent publiés. Ellen Mary Downing et Mary Anne Kelly composaient des poèmes romantiques à la mémoire des victimes de la famine et se faisaient les porte-parole des paysans pauvres. Certaines de leurs œuvres étaient inspirées des *keenings* (*caoineadh* ou *laments*) : des chants poétiques rituels improvisés par les femmes lors du décès d'un membre de la communauté et datant du début du christianisme en Irlande.

<sup>591</sup> « Il est impossible de dépeindre dans un livre de fiction l'Irlande telle qu'elle est aujourd'hui ; les réalités sont trop fortes, les passions politiques trop violentes pour qu'on supporte de les voir dans un miroir », écrivit-elle dans une lettre à son frère. Cité par Margaret Kelleher, « Philosophical Views ? » dans *Hungry Words, Images of Famine in the Irish Canon*, *ibid.*, 2006.

<sup>592</sup> Peter Gray, *L'Irlande au Temps de la Grande Famine*, Paris, Gallimard, collection découverte, 1995.

<sup>593</sup> Cité par Christine Kinealy, *A Death Dealing Famine, The Great Hunger in Ireland*, Pluto Press, 1997, p. 96.

<sup>594</sup> Voir Stuart McLean, *The Event and its Terrors, Modernity*, Stanford, Stanford University Press, 2004, p. 130.

Entre 1847 et 1900, ce sont quatorze romans et plus de cent poèmes qui abordèrent directement la Famine, sans compter les journaux de voyages, les journaux intimes et les correspondances. Le plus célèbre de ces romans est *Famine*, publié en 1937. Son auteur, Liam O'Flaherty, est un écrivain né dans les îles d'Aran qui a combattu dans les rangs des Républicains pendant la guerre civile. Dans son roman, il insiste sur le combat pour la survie et les comportements bestiaux des hommes et des femmes affamés. Il décrit des femmes se livrant au vol, à la prostitution ou bien commettant des infanticides. Plusieurs documents littéraires décrivent la souffrance à travers deux métaphores principales : les populations sont comparées à des spectres ou bien à des animaux. Dans une nouvelle publiée en 1905, de Canon Sheehan, prêtre écrivain et activiste politique, on peut lire le passage suivant :

C'est une image effroyable qui hante la mémoire. Des spectres faméliques errent, se regardant avec des yeux creux emplis de désespoir et de tristesse. Des fantômes arpentent le pays. Des silhouettes géantes, que la faim a réduites à des squelettes, se drapent dans des vêtements qui semblent flotter autour de leurs corps émaciés. Des mères tentent d'apaiser les cris de leurs enfants affamés en amenant leurs lèvres bleues par le froid jusqu'à leurs seins dépourvus de lait. Ici et là, au bord des routes, un cadavre fixe les passants depuis le refuge qu'il avait trouvé au creux d'une haie.<sup>595</sup>

La littérature forgea un certain nombre de représentations qui se figèrent au fil des décennies.

Les documents visuels reprennent les mêmes images. En 1847, James Mahony réalisa plusieurs illustrations pour l'*Illustrated London News*. Trois gravures montrent des enfants affamés et hagards, cherchant quelque chose à se mettre sous la dent dans un sol devenu complètement stérile. D'autres illustrations montrent des chiens errants dévorant les corps sans sépultures. On voit aussi dans ses illustrations, des familles expropriées se réfugiant dans des trous creusés le long des routes. Un tableau de Daniel McDonald, dans les collections du département du folklore d'UCD (University College Dublin), montre la terreur d'une famille de paysans découvrant les récoltes pourries et les pommes de terre atteintes de mildiou. La toile est empreinte de romantisme. Le peintre George Frederic Watts réalisa une série de quatre huiles sur la Famine dans les années 1850.

L'image de la mère désespérée, hagarde, tenant dans ses bras un enfant agonisant qu'elle ne peut plus nourrir fut récurrente dans la

---

<sup>595</sup> Cité par Christopher Morash, « Making Memories : the Literature of the Irish Famine », in *The Irish World Wide, History, Heritage, Identity*, vol. 6, *The Meaning of the Famine*, Londres – Washington, Leicester Press, 1997, p. 198-99.

peinture comme dans les romans et les poèmes de l'époque<sup>596</sup>. Dans un ouvrage publié en 1997, *The Feminization of Famine*, la chercheuse Margaret Kelleher a montré la récurrence de l'image de la mère affamée à l'époque de la Grande Famine, mendiant pour nourrir ses enfants<sup>597</sup>. L'historien Stuart a avancé que ces représentations furent influencées à la fois par des figures féminines archaïques et par l'idéologie nationaliste<sup>598</sup>. En effet, le folklore établit à la suite de la Famine diffusa l'image de femmes affamées réduites à l'état d'animal comme l'image de mères vertueuses et charitables. Cette ambivalence caractérise les déesses des sagas irlandaises et les personnages féminins qui peuplent les contes. Dans la littérature celte, la femme, émanant de figures mythologiques plus anciennes, est associée à la civilisation, à la prospérité domestique et aux bonnes récoltes mais elle peut aussi être la messagère de la mort, provoquer des disettes et des famines. Dans la tradition irlandaise, la *banshee* est une femme (soit jeune et belle soit vieille et hideuse) qui pousse des cris effroyables pour annoncer la mort. Il y a indéniablement des résurgences de ces motifs littéraires dans les représentations de femmes à l'époque de la Famine. La littérature marquée par le nationalisme culturel a forgé l'image de la femme affamée, souffrant après que l'Angleterre a prétendument mis à genou les Irlandais, et appelant ses fils à la rébellion<sup>599</sup>. La femme, allégorie de l'Irlande, apparaît comme l'agent de la restauration de la Nation mais comme porteuse de la mort puisqu'elle invite au sacrifice de la vie en faveur de la cause nationale.

La question de la représentation littéraire ou visuelle de la famine est indissociable de l'histoire coloniale de l'Irlande. La Grande Famine exacerba les tensions entre les Anglais et les Irlandais. Le degré de responsabilité des anglais dans la tragédie qu'a subi l'Irlande est une

<sup>596</sup> Un poème de John de Jean Frazer, *The Three Angels*, publié dans un numéro de 1848 de *Nation* évoquait le chagrin d'une mère. John Keegan rédigea également un poème intitulé *The Dying Mother's Lament*.

<sup>597</sup> *The Feminization of Famine : Representation of Women in Famine Narrative*, Duke, Duke University Press, 1997.

<sup>598</sup> *Op. cit.*, p. 131. Stuart McLean avance que : « Dans la littérature irlandaise ancienne, tout comme dans les récits nationalistes ultérieurs, l'identification des femmes à la présence archaïque de la terre sert à la fois à ancrer les revendications d'appartenance collective et à construire et autoriser, par contraste, un royaume masculin d'agencement historique et de combat national. Les portraits de femmes pendant la famine suggèrent une relation plus précaire entre le présent et le passé remémoré. Associées dans la littérature et la mythologie de manière ambivalente à la présence physique de la faim, de la maladie et de la mort, les femmes ont la capacité de détruire ce qu'elles avaient créé et de rompre la continuité de la civilisation. », p. 137-138.

<sup>599</sup> Les récits de la famine sont fréquemment teintés de nationalisme : l'Irlande fut tantôt représentée sous les traits d'une jeune vierge assaillie par les anglais, tantôt sous les traits d'une harpie se prostituant aux colons.

question qui fit débat à l'époque et qui continue à susciter de très vives polémiques. En 1836, une politique de grands travaux fut mise en place pour résorber le chômage causé par la mécanisation et l'intensification de l'agriculture. Le gouvernement britannique avait depuis longtemps mis en place un système d'assistance très contesté connu sous le nom de *Poor Laws* visant à résorber la pauvreté mais surtout la mendicité et le vagabondage. Les pauvres et les mendiants étaient logés et nourris par les municipalités en échange d'un travail. Cependant, lorsque la Famine survint, les ateliers de bienfaisance avaient une capacité d'accueil insuffisante<sup>600</sup>. Les aides octroyées par l'Angleterre furent considérées par les Irlandais comme très insuffisantes. Pendant la famine, les exportations de bovins et de céréales depuis l'Irlande vers l'Angleterre continuèrent. Pourtant, en 1846-47, il entra plus de denrées alimentaires (notamment du riz et du maïs) qu'il n'en sortit<sup>601</sup>. Face à la misère, en 1847, la couronne décida d'abolir les *Navigation Acts* qui interdisaient l'importation directe de produits issus des colonies en Irlande. Du maïs indien fut importé de manière à nourrir les Irlandais et des soupes populaires furent servies aux plus affamés. L'Angleterre suivait alors une politique économique libérale lui interdisant toute intervention, elle refusa par exemple de réguler les prix élevés des céréales. La politique de grands travaux instaurée par l'Angleterre afin de résorber le chômage fut également contestée. Plusieurs Irlandais moururent de faim ou bien succombèrent aux épidémies sur les chantiers de travaux publics car leurs salaires ne leur permettaient pas de manger à leur faim. La Famine provoqua le déplacement d'une grande partie de la population et mit en danger la culture gaélique qui était encore bien implantée à l'Ouest. Dans un discours de 1892, le nationaliste Douglas Hyde expliqua que, suite à la Famine, « la perte de la continuité culturelle a impliqué la perte d'un passé commun qui est le socle de l'identité <sup>602</sup> ». Pourtant, l'expérience de la douleur partagée par un peuple (les Irlandais de souche par opposition aux Anglo-irlandais) contribua au ralliement de la population autour des idées nationalistes. La famine joua le rôle d'un mythe fondateur et la douleur fut le sédiment d'un élan anti-colonial. C'est toute l'Irlande qui devint martyr et le sacrifice permet une nouvelle unité nationale.

---

<sup>600</sup> 100 000 places en 1836 pour 2 400 000 personnes considérées comme en état de pauvreté en Irlande. En raison du nombre croissant de familles expropriées et de l'augmentation de la pauvreté, les asiles, ou maisons de bienfaisances, furent rapidement insuffisants. À Skibberreen, la ville la plus durement touchée par la Famine, entre 1846 et 1847, le nombre de personnes accueillies passa de 890 à 1169 pour une capacité d'accueil de 800 personnes.

<sup>601</sup> Voir Peter Gray, *L'Irlande au Temps de la Grande Famine*, op. cit..

<sup>602</sup> Cité par Diarmuid O'Giolláin, *Locating Irish Folklore, Tradition, Modernity, Identity*, Cork, Cork University Press, p. 17.

Un rapide coup d'œil jeté aux illustrations de la Famine dans les journaux suffit à nous convaincre des divergences d'analyse. Un journal satirique anglais comme *Punch* renforça les stéréotypes négatifs associés aux Irlandais et diffusa des caricatures véhiculant l'idée que la Famine était due à l'indolence et l'alcoolisme des Irlandais<sup>603</sup>. Les anglais accusaient parfois les Irlandais de dépendre de la charité, ce qui poussait le gouvernement à éviter toute mesure d'assistanat. Au contraire, des journaux irlandais comme *Nation* et *United Irishman*, de tendance nationaliste publièrent des attaques directes contre le gouvernement britannique accusé de négligence et d'avarice. L'*Illustrated London News* (créé en Angleterre en 1842) touchait un large public et publiait de nombreuses illustrations. Se voulant non-partisan, il se montra plutôt compatissant envers les Irlandais et ne taisait pas la responsabilité de l'Angleterre. C'est l'*Illustrated London News* qui commanda à James Malhony des témoignages et des illustrations de la Famine. Les gravures publiées montraient aussi bien des familles irlandaises en guenilles cherchant un peu de nourriture dans un sol aride, que des scènes d'expropriation ou bien encore des scènes de distribution d'aide alimentaire organisée par la Couronne<sup>604</sup>.

Les désaccords des historiens d'aujourd'hui prolongent ceux des journalistes d'hier. Le récit de la Grande Famine pose des questions d'ordre historiographique d'autant plus délicates que le conflit nord irlandais résulte de situations héritées de la période coloniale. Plusieurs historiens pensent que les témoignages des années suivant l'indépendance de l'Irlande étaient imprégnés du nationalisme ambiant<sup>605</sup>. Mais

<sup>603</sup> Voir Gray, Peter, « Punch and the Great Famine », *History Ireland*, vol. 1, n°2, été 1993. La famine fut considérée par certains catholiques comme un châtime divin. Plusieurs campagnes de tempérance avaient précédé la famine, ce qui confortait certains dans l'idée que la Famine punissait ceux qui s'étaient adonnés à des beuveries.

<sup>604</sup> Plusieurs gravures représentent des scènes d'expropriations dans lesquelles s'opposent les autorités anglaises, les propriétaires anglo-irlandais et les Irlandais pauvres en haillons. L'opposition entre Anglais et Irlandais, riches et pauvres, catholiques et protestants est matérialisée visuellement. Aux uniformes et chapeaux haute forme des anglais s'opposent les haillons sans forme des irlandais ; les soldats perchés sur leurs chevaux s'affrontent aux Irlandais faméliques prosternés devant eux. Néanmoins, d'autres documents rendent hommage à la générosité de certains propriétaires.

<sup>605</sup> Voir à ce sujet « Famine Memory », dans Cormac O'Grada, *Black '47 and Beyond, The Great Irish Famine in History, Economy and Memory*, Princeton, Princeton University Press, 2000, p. 194-225. La mémoire de la Famine s'est en grande partie construite grâce à la collecte de documents d'époque et de témoignages recueillis par l'*Irish Folklore Commission* dans les années 1930-1940. Les rescapés de la tragédie ne donnèrent que peu de détails sur la vie des Irlandais pendant la Famine. Ce sont leurs descendants qui transmirent aux folkloristes et archivistes des récits plus ou moins fiables. Les chansons et récits oraux de la période de la Famine abordent plusieurs thèmes : la pomme de terre y est fréquemment mentionnée ; les vols entre voisins sont régulièrement évoqués ; lamentations et prières sont également légion. Comme dans le cas d'autres famines, des récits plus ou moins déformés

étonnement, les éléments de folklore liés à la Grande famine évoquent autant de propriétaires fonciers charitables que cruels et ne montrent que peu d'hostilité envers la reine Victoria et l'Angleterre. Ceci peu être expliqué par le fait que la population rurale ne se sentait que peu concernée par les affaires publiques et politiques. Il existe de profondes divergences parmi les historiens quant à la réaction de l'Angleterre pendant la famine et quant à la place de cet épisode dans l'histoire du pays<sup>606</sup>. L'ouvrage classique de John Mitchell, *Jail's Journal* (1914) invitait les lecteurs à considérer la Famine comme un génocide perpétré par les anglais. L'ouvrage de référence de Cecil Woodham-Smith, *The Great Hunger*, réédité cinq fois depuis 1962, fut inspiré par cette interprétation, naturellement contestée par les anglais unionistes. A l'occasion du cent cinquantième anniversaire de la Famine, Tony Blair eut les mots suivants :

La famine fut un moment crucial dans l'histoire de l'Irlande et de la Grande Bretagne. Elle a laissé des cicatrices visibles. Le fait qu'un million de personnes soient mortes dans une partie de ce qui était alors la nation la plus et puissante du monde nous cause encore de la douleur quand nous y pensons aujourd'hui. (...) Nous ne pouvons pas oublier cet événement<sup>607</sup>.

Pour autant, les commémorations soulevèrent des problèmes liés à la situation politique contemporaine de l'Irlande. La ville de Belfast avait prévu de commander un vitrail en mémoire des Nord Irlandais morts à cette époque. Le *Democratic Unionist Party* (DUP) fit obstacle à cette décision et un parlementaire unioniste, Sammy Wilson, déclara que la Famine n'eut pas de rôle majeur dans l'histoire de la ville et qu'un tel monument appuierait les idées du *Sinn Fein*.

Les querelles entre historiens ont aboutit à une occultation de la Famine jusque dans les années 1990 et ont empêché que le traumatisme généré par la disparition de plus deux millions d'Irlandais ne soit dépassé. D'après l'historienne irlandaise Christine Kinealy, ce n'est qu'au milieu des années 1990, au moment du cessez-le-feu, que plusieurs ouvrages universitaires ont permis que soit remise en cause la vision révisionniste de la famine qui en minimisait l'importance. L'accalmie du conflit nord

---

évoquent des crimes, des abandons d'enfants, des tentations cannibales. D'autres histoires, poèmes ou ballades se concluent sur une morale et confèrent à des comportements charitables une valeur d'exemplarité. Peu importe que les récits soient fantaisistes : les gens avaient besoin d'entendre ces récits et que les déformations de la réalité rendent compte des angoisses associées à la famine.

<sup>606</sup> Certains historiens avancent que, même si les exportations avaient été interdites, l'Irlande n'aurait pu échapper à la famine. D'autres soulignent les torts et le cynisme de la Couronne.

<sup>607</sup> Cité par Christine Kinealy, *The Great Irish Famine, Impact, Ideology and Rebellion*, Palgrave, 2001, p. 1.

irlandais a permis que l'on se confronte aux événements tels qu'ils s'étaient réellement déroulés. Le cent cinquantième anniversaire de la Famine et le contexte de réconciliation ont permis aux Irlandais de se réapproprier cet épisode douloureux mais unificateur de leur histoire. D'ailleurs, aux côtés des célébrations officielles, de nombreuses initiatives locales ont été prises.

L'existence de trois musées consacrés à la Famine et à l'émigration qui suivit témoigne du poids de cet événement dans la mémoire collective de l'Irlande<sup>608</sup>. Dans plusieurs villes (Sligo, Athy, Roscommon, Croagh Patrick ou Cobh par exemple), des monuments ont été érigés en mémoire des victimes de la Famine. En 1997, le sculpteur Rowan Gillespie a réalisé une série de silhouettes de taille réelle placées le long du très moderne *City Quay* à Dublin. Ces monuments publics expriment la souffrance en utilisant le même vocabulaire plastique que celui du XIXe siècle : silhouettes frêles et squelettiques, visages émaciés, regards vides où se lit le désespoir et la douleur. S'éloignant de la figuration qu'illustre la sculpture publique, plusieurs artistes contemporains ébauchent une réflexion sur le devoir de mémoire, sur la cristallisation de l'histoire et le rôle de la famine dans la construction de l'identité nationale. Nous l'avons dit, la Famine n'est pas encore une page tournée de l'Histoire irlandaise. Le critique d'art Jeff Kelly écrit que :

parce qu'elle est oubliée depuis longtemps (dans des pays comme l'Angleterre) ou bien refoulée (par les Irlandais), la Famine reste, encore aujourd'hui, un épisode non résolu de l'histoire, enfoui sous la surface vert émeraude de l'identité culturelle irlandaise<sup>609</sup>.

Les œuvres mentionnées ci-après interrogent plus qu'elles n'illustrent. D'ailleurs, les artistes renoncent parfois à la figuration.

À travers les œuvres contemporaines il apparaît tout d'abord que la famine reste une blessure narcissique importante pour l'Irlande. *Eat the Day* est une installation de Philip Napier réalisée en 1991 dans laquelle des pommes de terre étaient accrochées linéairement à des fils de cuivre en travers d'une salle. Disposées comme dans un champ de mines, ces références explicites à la famine forçaient le spectateur à un parcours éprouvant. Ces rangées de pommes de terre rappelaient des fils barbelés, oblitérant l'espace et condamnant le futur. D'autres travaux montrent que l'image de la terre nourricière est contaminée à jamais semble-t-il par le

<sup>608</sup> Famine Museum, Strokestown Estate, Cobh Heritage Center et Famine Commemoration Center, Skiberreen.

<sup>609</sup> « Lamentation at Post-Colonial Wake », *Deoraiocht : Displacement, Alanna O'Kelly and Frances Hegarty*, San Francisco, San Francisco Art Institute, Walter / McBean Gallery, 1997, p. 11.

souvenir de la Famine. En raison du lien entre la famine et l'allégorie féminine de la nation que nous avons évoqué précédemment, le souvenir de la Famine donne une résonance très particulière au thème de la fertilité et à l'image de la terre nourricière. Dorothy Cross, l'une des artistes irlandaises les plus prolifiques et les plus exposées, conçut une œuvre intitulée *Motherland* composée d'une carte de l'Irlande juxtaposée à un mamelon gigantesque qui ressemblait à un cratère, dur et stérile. Autre artiste de renom, Alanna O'Kelly réalisa pour la *Documenta* de 1996, un film de dix-sept minutes, *A Baethù*, qui déclinait aussi le thème de la fertilité. L'élément visuel central était un sein dont il sortait du lait évoquant la maternité comme archétype, le confort et la plénitude. Le terme gaélique « *beath* » signifie nourriture. D'autres séquences du film montraient en gros plan l'œil d'un enfant qui s'ouvrait puis se refermait comme s'il était plongé dans un rêve. Ce sommeil évoquait la sécurité, le calme. Pourtant, l'installation vidéo comportait un mélange de bruits métalliques et de lamentations funèbres traditionnelles en gaélique qui vouaient l'enfant à la mort.

Plusieurs œuvres contemporaines s'intéressent aux résonances présentes de la Famine et proposent des parallèles entre la Famine et le conflit nord-irlandais. *Famine / Emigration* est une performance et installation d'Alanna O'Kelly qui comprenait un document rédigé en 1848 qu'elle estimait être toujours d'actualité :

Le blé ne pousse pas sur le rocher de Gibraltar / Il en pousse dans le comté de Cork / Telle est le travail admirable de l'Union / de l'Irlande et l'Angleterre. / Les soldats de garnison et les citoyens de Gibraltar / vivent bien, sont abondamment nourris. / Ils ne se soucient pas plus du mildiou / que d'une récolte gâchée en Arabie. / Pendant que dans le comté de Cork et à Skibbereen, des familles entières / D'hommes, de femmes et d'enfants / Sont entassés dans des taudis / Certains vivants d'autres morts. / Skibbereen est affamé, délire et meurt / Que Gibraltar, St Helena et leurs semblables / Soient épargnés

Peu avant la réalisation de la performance, trois militants de l'IRA avaient été abattus à Gibraltar et le procès des assassins fut une parodie de justice. « Il est important que les Anglais pensent à ce rocher au large de l'Espagne et comprennent que les attitudes qui ont rendu possible la grande famine sont encore présentes aujourd'hui », commente l'artiste<sup>610</sup>. D'autres textes évoquaient les lentes agonies des Irlandais mourant de faim lors de cette tragique Famine tout en soulignant leur dignité. Ces récits étaient rapprochés de la résistance des prisonniers républicains du *Maze* qui entamèrent une grève de la faim dans les années 1981. En 1992-

---

<sup>610</sup> *Contemporanea*, n°24, p. 52.

1995 Alanna O’Kelly réalisa un ensemble de travaux, *The Country Blooms, A Garden and a Grave*, qui traitait la Famine non pas comme un événement historique mais comme faisant partie de la mémoire collective et individuelle. Le titre de l’œuvre mêlait de façon antithétique une allusion au jardin, fertile et nourricier et une référence explicite à la mort. Si la famine était devenue le symbole des pratiques coloniales de l’Angleterre dans une histoire officielle, l’artiste préféra exposer les contradictions, les ambiguïtés des attitudes. Elle inséra donc dans son installation des témoignages d’irlandais et des témoignages d’anglais réunissant les souvenirs des colonisés et des colonisateurs sans prétendre ni à l’objectivité ni à l’exhaustivité. Cette œuvre comprenait également un montage photographique constitué de six panneaux photographique dont trois avec texte sur imprimé. La première photographie montrait des champs verts immaculés, des collines baignées de lumière. En contrepoint un texte de 1848 faisait référence à la Famine et accusait les anglais d’indifférence vis à vis des morts de Skibbereen<sup>611</sup>. La seconde image était le gros plan assez abstrait d’une pierre ocre brune. Le texte évoquait une femme dans le comté de Cork, à Belmullen, qui avait mangé les pieds de son tout jeune enfant car elle mourrait de faim. La troisième photo représentait une pierre Ogham tandis que le texte faisait allusion au Vésuve et aux morts ensevelis sous ses cendres<sup>612</sup>. Le parallèle avec les morts napolitains permettait d’internationaliser la problématique soulevée et symbolisait aussi la cristallisation d’un événement historique dans la mémoire collective. L’installation conçue par O’Kelly comprenait également un montage vidéo, *No Colouring can Deepen the Darkness of Truth*, faisant alterner des images statiques et des séquences filmiques composées de gros plans et de ralentis. La lenteur des images et le choix du fondu enchaîné comme technique d’assemblage amenaient le spectateur à envisager un autre rapport au temps. Le montage était une série de métamorphoses et non pas un récit : se succédaient la peau blanchie d’une baleine, des mains recouvertes d’argile sèche, des ossements humains exhumés dans une fosse commune (connue sous le nom de *Teampall Dumahach Mhor*), des coquillages enfouis sous la mer, évoquaient la disparition et la mort. Des sons funèbres, cris de baleines et chants, punctuaient ces images. Le titre de ce film faisait allusion aux déformations des souvenirs et à la distorsion de l’Histoire.

---

<sup>611</sup> Skibbereen, à l’Ouest du comté de Cork, fut l’une des villes les plus durement touchées par la famine. Des affrontements entre l’armée et les travailleurs affamés eurent lieu au cours de l’année 1846. Les journaux de l’époque en ont fait la ville martyre. Aux environs de la ville, le cimetière du village d’Abbeystrewery compte entre 8 et 10 000 tombes anonymes.

<sup>612</sup> Cette œuvre peut être vue sur le site de la Crawford Gallery : <http://www.crawfordartgallery.com>.

Une œuvre d'Una Walker, *Patterns of Survival*, aborde de manière moins explicite la Famine mais introduit une dimension post-coloniale très manifeste. Installée dans un village du comté de Down, Audleystown, l'œuvre était en partie constituée d'arches normands qui faisaient référence à l'histoire locale. Le village fut initialement construit autour du château d'Audley qui reçut son nom d'un chevalier normand impliqué dans l'invasion de l'Ulster au XII<sup>e</sup> siècle. Au mur de la galerie étaient épinglés des portraits photographiques en partie recouverts de terre de manière à symboliser la disparition. Il se trouve en effet que le village d'Audleystown ne figura plus dans les registres entre 1835 et 1860, c'est-à-dire au moment de la Grande Famine. Le registre du domaine du château fait état de 200 personnes acheminées de force par bateau vers les États-Unis en 1852<sup>613</sup>. Dans l'histoire populaire, les déportés de Audleystown devinrent des martyrs symbolisant toute la misère d'un peuple colonisé puis exploité par une Angleterre incapable de gouverner de manière satisfaisante. Le comté de Down fut celui qui enregistra le plus de morts dus à la famine en Ulster<sup>614</sup>. De nos jours, on voit encore les ruines des maisons en pierre de ces émigrés. Les photos d'Una Walker commémorent donc le départ de ces Irlandais vers les États-Unis.

Certains artistes invitent les spectateurs à réfléchir au rôle de la Famine dans l'histoire nationale et dans la constitution de l'identité irlandaise. En 2000, Dorothy Cross a produit une œuvre sur l'oubli : *Endarken*. Elle a utilisé l'image lourdement chargée de la chaumière irlandaise et a cherché à transformer cette icône en mettant en avant l'abandon, la désertion des campagnes. La vidéo montre une de ces fermettes dans un paysage austère du Conemara sur fond de ciel orageux. Les couleurs sont tristes, presque fades. La maison en ruine est fermée, érodée par le temps. Elle évoque la dépopulation des campagnes après la Famine. Un point noir apparaît puis s'élargit progressivement au point de faire disparaître toute la scène. Ce procédé est répété plusieurs fois dans la vidéo qui ne laisse pas le regard se fixer sur la chaumière. Le point noir représente la pupille du spectateur mais peut aussi faire penser à la mort qui planait sur l'Ouest de l'Irlande. À nouveau, ce travail fait réfléchir sur la mémoire, sur ces images simples qui sont conservées dans l'imaginaire collectif. Dans *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paul Ricœur montre que l'oubli, qui pourtant est inévitable puisque l'on ne peut pas se souvenir de

---

<sup>613</sup> L'histoire de ce déplacement de population reste obscure. Le Baron aurait lui-même organisé ce voyage pour se débarrasser de ses gens, nourrissant ainsi la haine des paysans irlandais envers les propriétaires de souche anglaise. Cette rancœur était due au fait que les paysans pauvres connaissaient des problèmes de logements les poussant à vivre dans des conditions fort éprouvantes. Peu d'entre eux parvenaient à payer leurs loyers si bien que le nombre d'expulsions augmenta à partir des années 1830.

<sup>614</sup> 9000 personnes moururent en 1847.

tout, est ressenti comme une menace et considéré comme un dysfonctionnement de la mémoire<sup>615</sup>. C'est sans doute parce que l'oubli est une menace que l'on estime que la mémoire est un devoir et que les commémorations constituent un signe de révérence.

C'est sur une citation de Jacques Le Goff que nous souhaiterions conclure ce rapide parcours des représentations de la famine :

La mémoire collective a été un enjeu important dans la lutte des forces sociales pour le pouvoir. Se rendre maître de la mémoire et de l'oubli est une des grandes préoccupations des classes, des groupes, des individus qui ont dominé et dominent les sociétés historiques. Les oublis, les silences de l'histoire sont révélateurs de ces mécanismes de manipulation de la mémoire collective.<sup>616</sup>

Les représentations littéraires et visuelles façonnent cette mémoire collective. Dans le cas de la Famine irlandaise, elles ont rendu manifestes les antagonismes entre anglais et irlandais, entre républicains et unionistes. La douleur du peuple irlandais a légitimé les revendications nationalistes mais le conflit nord irlandais a un temps entravé le travail de deuil. Le souvenir de la Famine et l'expression de la douleur sont devenus des enjeux politiques.

Valérie MORISSON (Grenoble II)

---

<sup>615</sup> Paul Ricoeur, *La Mémoire, l'Histoire, l'Oubli*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 539.

<sup>616</sup> Jacques Le Goff, *Histoire et Mémoire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 109.